



Peter Dalg, 100 Years Ago (Canemi), 2001, Louisiana Museum of Modern Art

CE QUI VOUS ANGOISSE

LES LEÇONS
D'INTRODUCTION À
LA PSYCHANALYSE
2021

Renseignements :

Éric Zulliani, eric.zulliani@orange.fr, 06 72 15 52 65

LA SECTION CLINIQUE
DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr

Renseignements :

Bernard Porcheret, bernard.porcheret@gmail.com ; 02 28 24 09 53

UFORCA - Pour l'Université Populaire Jacques-Lacan

Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VIII



Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2021 :

Ce qui vous angoisse

Huitième leçon, juin 2021 : lecture du *Séminaire X, L'angoisse*, chapitres XIX à XXI.¹

Point d'angoisse et point de désir : les impasses du désir par Françoise Pilet

Aujourd'hui, nous travaillons les chapitres XIX, XX, XXI du séminaire qui se trouvent dans la partie IV intitulée par Jacques-Alain Miller « Les cinq formes de l'objet a ». Ces trois chapitres ont respectivement pour titre : « Le phallus évanescent », « Ce qui entre par l'oreille », « Le robinet de Piaget ». Même si ce séminaire s'intitule *L'angoisse*, il s'agit d'un séminaire sur le désir. Lacan le rappelle : « [Notre pratique suppose] que notre champ est celui du désir et que le désir s'engendre du rapport S à A [du Sujet à l'Autre] »². Ce qui fait que le désir a un pied dans le signifiant.

Nous avons vu précédemment que dans ce séminaire, Lacan élabore un objet particulier, l'objet a , et nous livre le mécanisme de cette élaboration. Dans l'opération d'avènement du sujet dans la parole, il y a un reste qui n'est pas symbolisable, c'est-à-dire un reste qui ne peut pas s'attraper par le langage. Dans l'analyse comme dans la vie courante, nous pouvons le vérifier, nous n'arrivons pas à dire, nous n'arrivons pas à tout dire de nous, il y a une zone où on ne peut pas mettre de mots. Quelque chose de l'humain ne peut être pris en compte, ni par le signifiant, ni par l'image. Ce quelque chose, c'est un reste, un reste de vivant, un reste libidinal que Lacan va appeler l'objet a . L'objet a est donc le reste logique d'une opération de division subjective, reste qui à la fois appartient au sujet et s'en sépare en tant que celui-ci est sujet du signifiant. Cet objet est l'objet cause du désir, mais n'a rien à voir avec le sexe.

Les cinq formes de l'objet a

Dans cette dernière partie du séminaire, Lacan donne cinq formes de l'objet a ; les objets oral, anal et génital auxquels viennent s'ajouter le regard, la voix. Karl Abraham avait introduit la clinique de l'objet en psychanalyse en des termes de développement et de maturation biologique. Il avait produit les stades oral, anal et génital, le stade génital étant conçu comme l'apogée du développement. Lacan prend en considération les apports d'Abraham, mais pour les traiter différemment. Il n'en fait pas des stades de développement et de maturation de l'individu, mais il

¹ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse* (1962-1963), Seuil, 2004, texte établi par Jacques-Alain Miller.

² *Op. cit.*, p.314

articule chacun des objets à la demande, à l'Autre et au désir. Ces objets appartiennent à la fois au sujet et à l'Autre, de ce fait, ils sont ambocepteurs. De plus ils sont sécables, séparables. Par exemple, nous l'avons vu dans l'exemple de Marie-Claude Sureau, la voix appartient à la fois au sujet et à sa mère : la voix est amboceptrice. Je rappelle rapidement la scène : petite, elle écoute sa mère chanter « qu'est-ce que ça peut faire du moment qu'on s'aime ? » et la petite fille prolonge la phrase par « des petits pois et des haricots ». Sa mère avait ri. Marie-Claude Sureau n'a pas, au moment de la scène fait le lien entre *s'aime* et *sème*. Ces mots restent hors-sens pour la petite fille, et comme le rire de sa mère, ils restent en suspens : en tant que hors-sens, ils sont séparés du symbolique. Ambocepteurs et séparés, voix et mots fonctionnent comme objets, et participent à générer un moment d'angoisse.

De plus, la voix – sa mère chantonne – va devenir un objet d'échange entre le sujet et l'Autre. Il en est de même de l'objet oral, anal ou génital : ils sont sécables et deviennent des objets d'échange. Prenons l'exemple de l'objet oral : le premier cri de l'enfant, ses pleurs puis ses gazouillements sont interprétés comme des demandes de l'objet oral de la part de l'enfant adressées à la mère, à l'Autre en général.

Pour l'objet anal, c'est l'adulte qui demande à l'enfant « de faire pipi ou caca ». On parle également de « petite commission et de grande commission ! ». Ce caca est accompagné généralement de compliments : « c'est bien ce que tu as fait là, tu es un grand maintenant... ». Cet excrément, il doit le donner, l'abandonner – mais pas n'importe quand ! : on lui demande aussi de le retenir.

Pourquoi est-il donc si compliqué soit de retenir, soit de donner, et ceci est valable pour les cinq formes de l'objet ? En fait c'est *le sujet lui-même* qui s'offre au désir et à la demande de l'Autre, il est lui-même le regard qu'il accorde ou refuse, la voix qu'il donne ou fait taire, l'excrément qu'il donne ou retient.

L'objet est donc à lui sans être à lui, d'où les termes de don et de sacrifice employés par Lacan. Concernant le sacrifice, Lacan nous dit qu'il n'est pas destiné uniquement à l'offrande. Il permet la capture de l'Autre dans le réseau du désir. Dans l'antiquité, il y avait une multitude de dieux, très puissants. Les sacrifices aux dieux consistaient à faire qu'ils désirent comme nous. Cela ne veut pas dire qu'ils vont bouffer ce qu'on leur donne, dit Lacan. L'important est qu'ils le désirent et que cela ne les angoisse pas. Il faut remarquer, précise Lacan, que les victimes devaient être sans tache. Une tache peut entraîner l'apparition dans le champ du désir de ce qu'il y a derrière – en l'occasion ce regard qui angoisse.

Tous ces objets sont devenus des objets d'échange, et vont se décliner en une multitude d'objets, par lesquels peuvent passer tous les échanges de la vie : faire des cadeaux, retenir ses paroles, acheter, gaspiller, être pingre, donner de son temps, échanger des paroles, accumuler...

C'est cet objet *a* qui devient cause du désir, et non pas la demande de la mère ou des adultes. L'objet *a* n'est pas un objet du corps ou un morceau du corps, mais il concerne le corps. C'est un objet réel, c'est-à-dire qu'il remplit une fonction à la limite du symbolique et de l'imaginaire. C'est une fonction de réel, et c'est là que se situe l'angoisse.

Le phallus

Au début du chapitre XIX « Le phallus évanescent », il est surprenant de trouver sous la plume de Lacan le terme de *pédagogie*. On serait enclin à penser que Lacan est plutôt anti-pédagogue. Mais non ! Lacan parle de deux théories, celle de Steiner et celle de Piaget. Pour Steiner, il y a une

maturation autonome de l'intelligence en fonction de l'âge. C'est-à-dire que l'intelligence se développe en fonction de l'âge. Pour Piaget, il y a une béance, une faille entre la pensée de l'enfant et ce que lui apporte la pensée scientifique.

Ces deux théories réduisent l'efficacité propre de l'enseignement à zéro.

Pourtant l'enseignement existe, dit Lacan. Il se réfère au sien comme à l'enseignement scolaire. Ainsi peut-on lire que « Tout l'intérêt de la pédagogie scolaire est de saisir ce point vif, et de devancer les capacités de l'enfant par des problèmes les dépassant légèrement. En aidant l'enfant, je dis en l'aidant seulement, on fait quelque chose qui n'a pas seulement un effet prématurant, un effet de hâte sur la maturation mentale, (...) mais qui permet d'obtenir de véritables effets d'ouverture, voire de déchaînement. »³

Il s'agit d'aider l'enfant à franchir l'obstacle, à faire le pas quand il est sur le bord. C'est ce que fait Lacan dans son séminaire, il entraîne son auditoire à franchir l'obstacle. L'obstacle à franchir ici, c'est l'angoisse de castration, le concept d'angoisse de castration. Freud en faisait une butée à la fin de l'analyse, Lacan veut nous faire sauter l'obstacle, nous emmener au-delà.

Ce qui est nouveau, c'est qu'il situe l'angoisse de castration au niveau de l'organe, du pénis, dans son fonctionnement dans la copulation. Lacan fait de la détumescence de l'organe, de son évanescence dans l'acte sexuel le principe de l'angoisse de castration. Ce qui fait que Lacan répond à Lacan. En effet, il revient sur ce qu'il avait dit dans le séminaire IV, *La relation d'objet*. Il faisait alors intervenir un agent castrateur. Dans le séminaire X, il considère que la castration n'a rien à voir avec un agent castrateur, et donc avec l'Œdipe. Avec ce séminaire, il nous invite donc à aller au-delà de l'Œdipe. Ce qui est loin d'être évident pour les psychanalystes.

C'est l'organe et son fonctionnement qui sont au fondement de l'angoisse de castration et non plus agent de la castration. C'est pourquoi dans le séminaire suivant, le séminaire XI, il introduira les termes de séparation et d'aliénation. La séparation est différente de la castration, elle implique la séparation des organes, tandis que la castration implique l'Autre. On passe donc du phallus symbolique et de la castration au phallus-organe et à la séparation.

L'être de jouissance

Pour montrer le rôle de l'organe dans l'angoisse de castration, Lacan donne comme exemples l'Homme aux loups et l'Homme aux rats, deux patients de Freud.

Je reprends le rêve de l'Homme aux loups, que j'avais lu lors de ma précédente leçon d'introduction, en mars.

« J'ai rêvé qu'il fait nuit et que je suis couché dans mon lit (les pieds de mon lit étaient tournés vers la fenêtre, devant la fenêtre se trouvait une rangée de vieux noyers. Je sais que c'est l'hiver, quand je rêvais et la nuit). Tout à coup la fenêtre s'ouvre d'elle-même, et je vois avec grande frayeur que sur le grand noyer devant la fenêtre quelques loups blancs sont assis. Il y en avait six ou sept. Les loups étaient tout blancs et avaient plutôt l'air de renards ou de chiens de bergers, car ils avaient de grandes queues comme les renards, et leurs oreilles étaient dressées comme chez les chiens, quand ils font attention à quelque chose. Dans une grande angoisse, manifestement, d'être mangé par les loups, je criai et me réveillai. (...) L'unique action dans le rêve, ajoute l'Homme aux loups, était l'ouverture de la fenêtre, les loups étaient assis très tranquillement sur la branche de l'arbre,

³ J. Lacan, *L'angoisse*, op. cit., p. 299.

à droite et à gauche du tronc et me regardaient. C'était comme s'ils avaient dirigé toute leur attention sur moi. »⁴

Ce rêve est angoissant, car il produit l'objet *a*, sous sa modalité d'objet-phallus. Celle-ci est présente sous la forme de la catatonie de l'image, et des loups qui regardent fixement le sujet. Cette catatonie, c'est celle du sujet, de l'enfant médusé, paralysé. Ce que nous dit Lacan, c'est que ce qui regarde l'Homme aux loups dans cette scène, c'est l'état d'arrêt de son propre corps transformé en cet arbre. Il s'agit là, de quelque chose de l'ordre de la jouissance. Cette jouissance est présentée à l'homme aux loups dans ce cauchemar sous cette forme érigée. Je cite Lacan : « Le sujet n'est plus qu'érection dans cette prise qui le fait phallus, le fige tout entier, l'arborifie. »⁵

Ce rêve traumatique aura des effets sur le comportement de l'Homme aux loups. Là, devant lui se trouve son être de vivant, son être de jouissance. Cette jouissance est un élément qui ne peut être intégrée par le sujet. Je cite à nouveau Lacan : « Cet élément reste le seul jusqu'au bout à ne pas être intégré par le sujet »⁶. On peut entendre jusqu'au bout de l'analyse mais également jusqu'au bout de sa vie. Le sujet est représenté par cette scène, il est là immobile dans un état de catatonie, aux prises avec son réel irréductible (ni symbolisable ni imaginable). Pour tout un chacun, l'élément de jouissance, tout ce qui est de l'ordre de la jouissance est difficilement intégrable par le sujet.

Cette jouissance est parente de ce que Freud avait déjà repéré chez un autre de ses patients : l'Homme aux rats. Freud avait repéré « l'horreur de la jouissance ignorée »⁷ de l'Homme aux rats, formule devenue célèbre, « jouissance dépassant tout repérage possible par le sujet »⁸, nous dit Lacan. Comment cette jouissance fait-elle irruption dans sa vie ? L'homme aux rats est un patient qui se précipite chez Freud dans un moment d'angoisse extrême, de grande panique, de transe. Il ne peut plus agir. Il est lui aussi médusé, pétrifié. Je vais simplement lire l'entrée de l'Homme aux rats chez Freud, la première séance, et comment il apporte à Freud cette jouissance à lui-même ignorée.

« Je crois que je vais commencer, aujourd'hui, par vous raconter l'évènement qui me poussa à venir vous consulter (...). »⁹ Cela se passait pendant les manœuvres, l'Homme aux rats était militaire. « Nous avons fait une halte, j'étais assis à côté d'un capitaine que je craignais mais qui avait de l'importance à mes yeux "car il aimait la cruauté" ». ¹⁰ Ce capitaine lui raconte un supplice particulièrement épouvantable pratiqué en Orient. L'homme aux rats commence à raconter ce supplice mais s'arrête, se lève, et demande à Freud de le dispenser de raconter la suite. Freud l'oblige en quelque sorte à faire don de ses paroles, et Freud l'aide à continuer son récit. On attache le condamné, on l'assoit sur un pot dans lequel il y a des rats qui se... L'homme aux rats s'arrête – *qui s'enfoncent dans l'anus ?* ; poursuit Freud – *C'est cela !*

Freud note qu'à chaque moment important du récit, sur le visage de l'homme aux rats, on remarque une expression complexe et bizarre, expression que Freud ne peut traduire autrement que comme une jouissance à lui-même ignorée.

Le lendemain, le fameux capitaine lui remet un colis, le lieutenant A a payé pour lui, par conséquent il devra le rembourser. Il s'en suit une panique extrême... et l'analyse continue. Cette analyse

⁴ M. Gardiner, *L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, Éditions Gallimard, 1981, p.190.

⁵ *L'angoisse*, op. cit. p. 302.

⁶ *Ibid.*

⁷ S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) », *Cinq psychanalyses*, P.U.F., 1954, p. 207.

⁸ *L'angoisse*, op. cit., p. 302.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

montre comment la destinée de l'homme aux rats est étroitement liée au rat, au rat comme signifiant, au rat comme image et au rat en tant qu'animal vivant. Le rat incarne son être de vivant, son être de jouissance. Cet objet du fantasme était ignoré du sujet mais à la faveur de cette rencontre, le voile du fantasme se soulève et lui fait entrevoir son être de jouissance, cette jouissance inassimilable par le sujet.

La constitution de l'objet a

L'objet a prend naissance ailleurs que dans le narcissisme, avant le stade du miroir, c'est ensuite qu'il est capturé par ou dans le narcissisme. Chez l'animal, chez le singe par exemple, il n'y a pas de stade du miroir. Chez l'humain au contraire, le stade du miroir existe, et est fondateur du narcissisme. Le narcissisme permet la mise en forme de l'image – mais pas sans l'Autre. Il permet d'occulter le regard. L'image cache le regard – lorsqu'elle ne le fait pas, le sujet fait l'expérience d'une *Unheimlichkeit*, d'une étrangeté familière, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents.

La plupart du temps donc, l'imaginaire est stable, et permet d'établir un rapport désirable à l'autre – mais sous le désirable se cache le désirant. Quoi de plus étrange, nous dit Lacan, que de voir une statue s'animer c'est-à-dire se montrer désirante ?¹¹ « L'angoisse gît dans le rapport fondamental du sujet au désir de l'Autre. »¹²

La communication n'est pas ce qui est primitif, le sujet à l'origine n'a rien à communiquer, puisque au départ, à l'origine, celui qui communique, c'est l'Autre.

Cependant on s'est aperçu très tôt, et toutes les mères le savent, que le bébé, avant le stade du miroir, monologue avant de s'endormir dès qu'il peut dire quelques mots. C'est ce que Piaget appelait le « langage égocentrique », et Jacobson le « langage hypnopompique ». Ce monologue ne se produit jamais quand quelqu'un d'autre est là, ou entre dans la chambre. Ce qui se passe peut être considéré comme analogue à la fonction du rêve, à ce qui se passe sur l'autre scène comme nous l'indique Freud.

Lacan fait référence ici à des expériences menées par une doctorante sous la tutelle de Jacobson et de Georges Armitage Miller en 1962. Cette doctorante faisait une thèse sur le langage *in the crib* (le langage dans le berceau). Elle avait enregistré les monologues de son fils quand il s'endormait, seul dans sa chambre. G.A. Miller, incrédule, demande à sa femme si elle avait entendu parler de cela. Bien sûr, répond sa femme, toutes les mères savent cela ! Jacobson compare ces monologues à la langue des rêves.

Ici, nous dit Lacan, nous avons la constitution de l'objet a comme reste pour l'enfant. Ce phénomène nous ne l'avons qu'à l'état de reste sur le magnétophone, sinon nous n'en avons que le murmure lointain dit Lacan toujours prêt à s'interrompre à notre apparition. Ce phénomène nous permet de « saisir que pour le sujet en train de se constituer, c'est bien du côté d'une voix détachée de son support que nous devons chercher le reste. »¹³

C'est d'ailleurs une constatation que détachée de nous, notre voix nous apparaît avec un son étranger. Il y a une identification particulière de la voix, c'est l'incorporation. Les psychanalystes de la bonne génération, précise Lacan, s'en étaient aperçu, notamment Isakower. Pour illustrer ce type

¹¹ *Op. cit.*, p. 314.

¹² *Op. cit.*, p. 323.

¹³ *Op. cit.*, p. 317

particulier d'identification, Lacan reprend l'exemple que donne Isakower de la daphnie, petit crustacé au corps transparent, ce qui fait que l'on peut voir ses organes par transparence. Cette petite daphnie, à certains moments de sa métamorphose cogne son appareil acoustique contre le sable qui entre à l'intérieur de la daphnie. Elle aura donc à l'intérieur d'elle des petits grelots, nécessaires à son équilibre, qu'elle a pris de l'extérieur et qui sont maintenant à l'intérieur. Cette image nous montre cette identification particulière. « Une voix, donc, ne s'assimile pas, dit Lacan, mais elle s'incorpore. »¹⁴

La question de la cause

Lacan nous dit que la fonction de la cause « est repérable dans les données premières du champ où s'est engagée la recherche, c'est à savoir le champ du symptôme. »¹⁵ Qu'est-ce que cela signifie ?

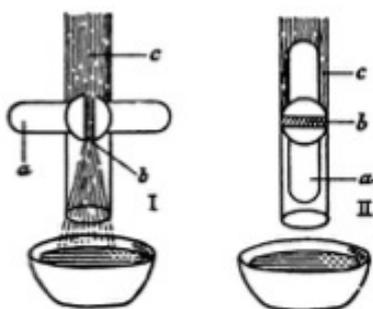
En science, il y a une relation cause-effet. On recherche toujours à relier un effet à sa cause. S'il arrive qu'il y ait une béance entre la cause et l'effet, la recherche cherche à combler cette béance. Comment la cause se présente-t-elle en psychanalyse ? Quelle est la fonction de la cause ? Quel est ce lien avec le symptôme ?

Le symptôme nous dit Lacan n'est constitué que quand le sujet s'en aperçoit. Un sujet obsessionnel, par exemple, peut très bien vivre avec ses obsessions, qui peuvent rentrer dans sa façon d'être, dans son caractère. Elles peuvent être une gêne (davantage d'ailleurs pour son entourage que pour lui), elles ne seront pas pour autant des symptômes. Elles font partie de lui. À un moment donné, cela ne va plus, et il peut apparaître au sujet qu'il y a une cause à tout cela, cause qu'il ignore. Dès que l'on se pose la question de la cause, le symptôme commence à prendre forme, et une béance apparaît – *Pourquoi fais-je cela ? Il doit bien y avoir une raison. Je ne sais pas pourquoi ; je veux savoir qui je suis, connaître ce qui me cause. C'est parce qu'on se pose la question de la cause que le symptôme prend forme.*

La cause impliquée dans le symptôme est d'abord une question.

Le robinet de Piaget et la cause

Piaget veut montrer comment se construit la compréhension chez les enfants. Il prend le schéma d'un robinet,¹⁶ et à partir de ce schéma, donne une explication à un premier enfant – *Tu vois le petit tuyau ici, il est bouché, ce qui fait que l'eau qui est là ne peut pas passer au travers et venir couler ici ...* »



Piaget ajoute sur le schéma une cuvette dont, remarque Lacan, il ne parle pas dans son explication.

Piaget est frappé par le fait que l'enfant peut répéter mot pour mot ses explications. Il en conclut que l'enfant a compris. En fait il n'en sait rien nous dit Lacan. Cet enfant doit répéter toutes ces explications à un deuxième enfant. À la grande surprise de Piaget,

¹⁴ *Op. cit.*, p. 320.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 323.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 331.

l'enfant ne répète pas du tout au deuxième enfant ce qu'il avait répété auparavant à Piaget. Il en conclut que l'enfant a éolidé ce qu'il a compris.

En fait, dit Lacan, ce n'est pas parce qu'il a répété qu'il a compris. Et il ajoute que Piaget n'a pas donné d'explication sur le robinet. Et un robinet, c'est important, c'est fait pour fermer.

L'enfant ne répète pas ce que Piaget a dit et met l'accent sur deux choses. Premièrement, l'effet du robinet : le robinet, c'est quelque chose qui ferme. Deuxièmement, le résultat du robinet : grâce à un robinet on peut remplir une cuvette sans qu'elle déborde.

Piaget passe à côté de la chose dit Lacan. Ce qu'il y a d'intéressant pour un enfant dans un robinet comme cause, ce sont les désirs que le robinet provoque chez lui, c'est à dire l'envie de faire pipi. Les enfants, quand l'eau coule, ont envie de faire pipi, et bien le robinet cela permet de fermer et c'est bien commode. Le robinet est en position de cause au niveau de la relation phallique.

Le statut du phallus

L'union de l'homme et de la femme entre dans les préoccupations des psychanalystes, et ceci à juste titre ajoute Lacan. Entre l'homme et la femme, il n'y a rien de naturel, le désir n'est pas de l'ordre du naturel. C'est la découverte freudienne.

Trois domaines sont à considérer : l'amour, le désir et la jouissance. Contrairement à la pensée dialectique des philosophes, les psychanalystes ne croient pas à la synthèse, et ceci de par l'expérience analytique. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de synthèse entre l'amour, le désir et la jouissance, ces trois domaines coexistent.

Avant le séminaire X, le phallus était le signifiant du désir, avec le séminaire X, Lacan considère le phallus comme l'organe mâle dans sa fonction copulatoire, dans son état détumescent.

Jusqu'au séminaire X, désir et jouissance étaient opposés. Lacan laissait d'ailleurs de côté la jouissance et associait le désir à l'amour. À partir de ce séminaire, c'est la jouissance qui commande le désir ; et c'est chez un sujet féminin que cela se voit le mieux. Le désir est associé maintenant à la jouissance et Lacan élargit ce qu'il se passe chez un sujet féminin à tous les hommes.

« C'est dans la mesure où le désir de l'homme échoue que la femme est conduite à l'idée d'avoir l'organe de l'homme pour autant qu'il serait un véritable ambocepteur et c'est cela qui s'appelle le phallus. »¹⁷ Désormais, le phallus est associé à la jouissance. Déjà en 1960, dans son texte « Subversion du sujet et dialectique du désir », Lacan écrivait « que le phallus, soit l'image du pénis, est négativé à sa place dans l'image spéculaire. C'est ce qui prédestine *le phallus à donner corps à la jouissance*, dans la dialectique du désir. »¹⁸

Dans son texte de 1958, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », Lacan apporte l'exemple d'un patient qui vient le voir car il est impuissant avec sa maitresse.¹⁹ Ce patient a lu Freud, notamment sur le rôle du tiers dans le désir de certains hommes.²⁰ Certains hommes, note

¹⁷ *Op. cit.*, p. 307. Les italiques sont de moi.

¹⁸ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Éditions du Seuil, 1966, p. 822.

¹⁹ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits, op.cit.*, p. 631.

²⁰ S. Freud, « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse – Un type particulier de choix d'objet chez l'homme », *La vie sexuelle*, PUF, 1969.

Freud, désirent et aiment des femmes à la condition exclusive qu'elles ne soient pas libres, qu'elles soient déjà en couple avec un tiers.

Aussi propose-t-il à sa maitresse de coucher avec un autre homme, pour voir. Sa maitresse (avertie des liens du désir et de l'inconscient), la nuit même, fait un rêve. Elle s'empresse de le raconter à son amant dès le réveil : « Elle a un phallus, elle en sent la forme sous son vêtement, ce qui ne l'empêche pas d'avoir un vagin, ni surtout de désirer que ce phallus y vienne. » « Notre patient à cette audition retrouve sur-le-champ ses moyens et le démontre brillamment à sa commère. »²¹ nous dit Lacan. Lacan nous dit que ce rêve est une interprétation pour le patient, et qu'elle est suivie d'un effet immédiat.

Une femme avec un vagin et un phallus. Ce phallus sous son vêtement se présente comme un postiche. Dans son texte « Subversion du sujet et dialectique du désir », Lacan reprend cet exemple. « Telle est la femme derrière son voile : c'est l'absence du pénis qui la fait phallus, objet du désir. »²² L'effet est garanti à 100% chez un homme sans ambages nous dit Lacan : *sans ambages* : qui ne craint pas la castration. Le postiche est à distinguer du fétiche. Le fétiche est là pour dissimuler la castration féminine. L'homme s'arrête à la bottine et ne va pas plus loin.

Je me permets, pour terminer, de lire un paragraphe de l'argument des 51èmes journées de l'École qui auront lieu en novembre, sous le titre « La norme mâle ». Ce paragraphe met en lumière les usages du phallus.

« Le fameux primat du phallus, au cœur des malentendus avec les féministes, est une façon de dire que rien n'inscrit dans l'inconscient une essence du masculin et du féminin. Le seul marqueur du sexe y est le phallus qui est le même pour tous les êtres parlants bien que mis en fonction différemment selon les cas. Les définitions et les usages du phallus sont multiples : image, objet, signifiant, fonction. C'est le discours qui érige cette partie du corps en symbole du pouvoir, et confère à la signification phallique une portée qui s'étend bien au-delà de l'organe masculin comme siège d'une jouissance privilégiée ».

Françoise Pilet

²¹ J. Lacan, « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 631.

²² J. Lacan, « Subversion du sujet ... », *op. cit.*, p. 825.